



Drôle de sentiment à la publication de ce vingt-quatrième numéro de l'Hebdo Ciné. Sentiment mêlant joie et attente, provoquée par nos envies pour le prochain numéro. Un des films majeurs de cette année vient de sortir, nous souhaitons vous en parler en large et en travers, mais il vous faudra attendre deux semaines... Nous vous cachons son titre, mais les plus attentifs arriveront à deviner de quel film, parmi les sorties de ce mercredi 10 avril, il s'agit.

L'équipe de l'Hebdo continue de s'agrandir, au grand bonheur, nous l'espérons, des lecteurs. De nouvelles idées d'articles vont probablement arriver, nous ne vous cachons pas que, en ce moment, nous manquons tous un peu de temps à l'IECA (surtout les courageux en modules documentaire et montage).

Mais sans plus attendre voici le numéro vingt-quatre, dans lequel nous vous parlons de trois films, récemment sortis, qui ont suscité l'intérêt de plusieurs membres de la rédaction, ainsi qu'un peu d'actualité à l'échelle du cinéma français, mais aussi international.



### *Il était une fois en Amérique(s) - The Sweat East de Sean Price Williams*

The Sweat East est le premier long métrage de Sean Price Williams, directeur de la photographie américain, ayant notamment travaillé avec les frères Safdie sur *Made Love in New-York* et *Good Time*. De là, nous pouvons tirer une première évidence, nous avons affaire à un cinéaste qui est un grand visuel, mais, avant de détailler, il est nécessaire de résumer succinctement le film. *The Sweat East* suit les péripéties de Lilian, une jeune étudiante qui, suite à une prise d'otages commise dans la pizzeria où elle se trouvait avec ses camarades, prend la fuite et se retrouve à côtoyer différents groupes de personnages hauts en couleurs, représentant chacun l'un des stéréotypes d'une certaine Amérique (le complotiste, l'antifasciste, le suprémaciste blanc, le hipster new-yorkais ou encore l'extrémiste religieux). L'une des forces du film se trouve dans le ton qu'emploie Sean Price Williams pour traiter ces individus incompatibles. Nous sommes ici loin d'un sérieux que nous retrouvons, notamment en Europe (il n'y a qu'à voir la façon dont est traité médiatiquement le moindre fait divers provenant d'Outre-Atlantique), dans le regard de l'autre vers l'Amérique, ici l'heure est à l'humour, au dérisoire, au « everything is a joke for you » comme le dit Mohammed, l'un

des multiples personnages de ce périple, à notre héroïne. Prenons en guise d'exemple la scène la plus drôle du film, celle du tournage d'un film indépendant virant au massacre. Durant son périple, Lilian se retrouve propulsée en tant qu'actrice principale d'un petit film d'époque, dans lequel les différents personnages sont armés d'armes plus ou moins factices et dont le tournage est perturbé par l'arrivée d'un groupe de néo-nazis, aux troussees de Lilian après qu'elle leur ait volé un sac contenant des dizaines de milliers de dollars. Proche de celles d'un Tarantino ou des frères Coen, cette situation semble ne pouvoir se dénouer que par un bain de sang. Et quel bain de sang ! Les têtes explosent, les balles transpercent les corps, dans une surenchère parfaitement maîtrisée, les armes factices deviennent des vraies, tout est bon pour faire durer cette grande fête de la matière, du visqueux, des éclaboussures, de la chute, en somme d'un grand burlesque remontant presque jusqu'aux origines du cinéma américain.

À la manière d'un certain cinéma américain indépendant, notons d'ailleurs que le film partage nombre de points communs avec certaines œuvres d'Harmony Korine, de Larry Clark ou de Tyler Taormina, *The Sweat East* contient une grande vitalité. Une vitalité qui s'exprime formellement, nous avons déjà évoqué la dimension burlesque de certaines scènes du film, mais il faut également noter un certain attrait du réalisateur pour l'expérimentation par l'image, notamment durant quelques passages où le montage mêle lumières, couleurs et surimpressions, nous offrant quelques instants de pur régal visuel.

Mais la vitalité se trouve également chez le personnage de Lillian, jeune femme toujours en mouvement, d'une ville à une autre, d'un État A à un État B, de la côte est à la côte ouest de l'Amérique. La justification de ces déplacements ne semble pas être à aller chercher dans la psychologie du personnage, mais plutôt par une dimension bien plus concrète, celle des besoins primaires. Dans un premier temps, Lillian quitte la pizzeria pour sauver sa vie, puis elle délaisse la bande d'antifascistes, se nourrissant principalement en faisant les poubelles, pour le professeur suprémaciste blanc qui lui propose un dîner et un toit. Plus tard, elle le quitte en le déroband quand elle découvre qu'il transporte avec lui une forte quantité de liquide, puis c'est à nouveau le motif de la fuite pour sauver sa peau qui ressurgit lorsqu'elle s'enfuit de son tournage, poursuivie par la bande de néo-nazis voulant récupérer leur argent. De cavale en cavale, Lillian finit par retourner chez elle, dans le monde pavillonnaire de la classe populaire américaine blanche, dernière étape de ce périple, du moins pour le spectateur, car le futur de Lillian, comme nous le suggère son dernier plan, est à l'image de *The Sweat East*, incertain, mais toujours surprenant.

Antonin Idelot



### *La salle des profs (Das Lehrerzimmer), reflet effectif de la distance entre expérience spectatorielle et intellectualisation de la forme de récit contemporain*

<p><b>MIŁOSZ DUDEK</b> Ich weiss, dass das jetzt eine unangenehme Situation für euch ist.</p>	<p>&gt; Je sais que c'est une situation désagréable pour vous.</p>
<p><b>CARLA NOWAK</b> Nicht nur für Euch, übrigens.</p>	<p>&gt; Pas seulement pour vous, d'ailleurs.</p>

Extrait séquence 2 scénario original de *Das Lehrerzimmer* (2024) réalisé par Ilker Catak & Johannes Duncker.

Continuité de la scène d'ouverture, cette assertion fait écho à un des projets explicites du film *Das Lehrerzimmer* (diffusé en France sous le titre de *La salle des profs* à partir du 6 mars 2024). Classé dans le genre du thriller, ce film s'inscrit dans la longue généalogie d'œuvres dont les choix esthétiques travaillent à créer une expérience immersive pour le spectateur. Faire ressentir la tension, se mettre à la place du personnage principal (Carla Nowak, interprétée par Leonie Benesch) pour l'élever en référent moral de la diégèse, tout le film œuvre à renforcer le système de focalisation pour créer un huis clos angoissant. Pendant une heure quarante, nous sommes plongés au sein de la vie quotidienne d'un établissement scolaire secondaire allemand (Gymnasium) qui accueillent des enfants de dix à dix-huit ans. Carla Nowak est la professeur principale d'une classe de 5e (selon système allemand) et encadre des enfants d'une dizaine d'années. Ses principes pédagogiques se basent sur la bienveillance, l'écoute, le respect et surtout la communication. *La salle des profs* expose alors une situation où cette communication dûment mise en avant par l'enseignante atteint ses limites et devient balbutiante.

On est donc face à un film qui développe ses partis pris en fonction de deux thèmes : la communication (et notamment son échec) et l'immersion du spectateur. Que ce soit la musique (discrète, mais angoissante), les choix de hors-champs (on ne voit que ce que Carla voit), la place de la caméra (on ne la devance jamais), tout participe à nous faire vivre l'expérience depuis le regard du personnage principal. Nous sommes cette professeure. Ce film propose finalement un exercice qui teste proprement la notion d'expérience spectatorielle. Avec un thème aussi frontalement moral (qui pose la question claire de comment ne pas sombrer dans la diabolisation de l'autre, aussi innocent soit-il, dans un tel contexte ?), le principe d'immersion fonctionne de paire avec celui d'identification : qu'auriez-vous fait à sa place ?

Récapitulons l'ensemble de la démarche pour aborder le point suivant : C'est un film qui questionne la moralité et qui fait le choix d'exploiter largement l'outil d'immersion spectatorielle. Or, si le procédé fonctionne bien, un problème apparaît pourtant : la fin du film. Construit comme un thriller classique qui joue du suspense et des effets de contre-attentes pour faire monter la tension, *La salle des profs* déjoue toutes nos attentes. Au lieu de percer la bulle créée dans ce huis clos ou de la laisser retomber, İlker Çatak choisit de simplement la laisser ... être. Carla et Oskar se font face dans la salle de classe, théâtre de leurs tensions. Le

collège est désert, il retombe dans sa fonction première, un décor avant d'être un organisme, un personnage à part entière animé par les différentes entités qui gravitent en son sein. Ecran noir, le générique commence à défiler. Et ... c'est tout ? Soyons honnêtes, la seule réaction vécue est la frustration pure. Presque de l'exaspération. Pendant une heure quarante, on s'investit émotionnellement, on prend part à la vie fictive de ce collègue, tout ça pour ne pas avoir droit à une conclusion à la hauteur de l'intrigue. On se dit que la justification d'une telle non-fin est sûrement brillante et qu'on peut même y adhérer (pour être honnête je n'ai pas eu l'envie d'aller y jeter un œil), mais il n'en reste que la frustration est réelle, qu'on ressent une forme d'irrespect immense face à notre posture de public investi. Bien sûr qu'on peut justifier, bien sûr qu'on peut comprendre, ça n'enlèvera pas que, dans les faits, c'est profondément frustrant. Et c'est là que réside le paradoxe immense qui déséquilibre ce film pourtant techniquement irréprochable : on se sent trahi. Il y a une vraie rupture du pacte diégèse/public qui dépasse même la question de renouvellement esthétique. Le projet semblait clair, il était même très exploité, tellement que toute l'intrigue reposait sur lui. Même si le fait de ne pas offrir de fin satisfaisante (et certes trop convenue) permet d'éviter une déception et répond à un besoin d'intellectualisation du récit, j'y vois personnellement un grave problème de fidélité à ses partis pris premiers. Avant d'être une oeuvre, un film se destine à un public. Le principe même d'expérience spectatorielle qui fonde le genre des arts du spectacle repose sur la co-confiance établie entre un public et le film. *La salle des profs* se sert du réceptacle spectatorielle pour se développer pour finalement



-ent le trahir dans le dernier acte. Le film clame dès les premiers instants que la focalisation sera interne, il joue de l'immersion du spectateur pour renforcer le principe d'expérience spectatorielle, tout ça pour rompre ce contrat avec le public au dernier moment au nom d'un Art plus grand qui dépasse tout. On voit donc apparaître une véritable distance entre expérience spectatorielle et intellectualisation de la forme de récit : même si le geste est louable, la frustration est indéniable. A quoi bon raconter des histoires si c'est pour nier toute forme de récit classique au nom d'un renouvellement des codes de l'art ? On finit par ne plus rien raconter du tout. J'ai beau comprendre les prétentions à s'écarter des formes toutes faites de récits pour les révolutionner, il faut avouer que là, on parvient aux limites mêmes de la réflexion sur la forme narrative. J'ai le sentiment que İlker Çatak a tant intellectualisé la manière dont il allait raconter son histoire que la forme dépasse le fond et le desserre complètement. Un récit se destine à un auditoire capable de l'écouter, or qu'est-ce que cela dit du récit-même quand il en vient à trahir l'élément qui lui procure ses conditions d'existence ? Ce n'est plus une histoire, c'est un exercice de style dont la rigidité reste vulgaire.

Comme annoncé par une collègue de Carla dans la scène finale, « Lassen Sie uns mal kurz vor die Tür gehen, bitte? » (Sortons un instant, voulez-vous ?), notre sortie se fait de manière non-consentie. On nous demande de sortir, de nous éclipser de cette diégèse, mais nous sommes presque tentés de répondre, de s'insurger comme M. Dudek « warum? » (pourquoi ?).

Jeanne Gayral



### *Drive Away Dolls* : le rêve érotique d'Ethan Coen

Pour son premier film réalisé sans son frère Joel Coen, le réalisateur propose un road movie teinté de satire et de clichés.

*Drive Away Dolls* suit un duo de deux amies qui ont pour objectif d'aller de Pittsburgh à Tallahassee en voiture. Jamie (Margaret Qualley), lesbienne, bruyante, extravertie et adepte aux coups d'un soir ; et sa meilleure amie, Marian (Geraldine Viswanathan), lesbienne également, introvertie et adepte aux livres qu'aux histoires d'amour. Après s'être fait quitter par copine, Jamie se retrouve à la rue et dort chez Marian pour le moment. Elle accepte de suivre son amie qui doit aller voir sa grand-mère à Tallahassee. A deux, elles louent une voiture pour le trajet mais elles ignorent ce qu'il se cache dans le coffre-arrière. En d'autres termes, quelques personnes on ne peut plus dangereuses vont se mettre à leur recherche.

Nostalgique des années 1990 et des films qui ont fait le succès des frères Coen, Ethan Coen reprend les codes de cette époque et des films qui ont façonné leur gloire et ceux de ses camarades réalisateurs (Ridley Scott, Steven Soderbergh, Tarantino...). En souvenir à *Thelma et Louise*, le cinéaste dépeint le portrait de deux jeunes femmes queer en quête d'aventure. *Drive Away Dolls* reprend l'archit-

-ecture et les routes mythiques des Etats-Unis pour inverser les normes et pointer les limites du pays en termes de politique et d'acceptation de la gent féminine et des personnes LGBTQ+. Le cinéma des frères Coen a toujours été basé sur des personnages masculins ; ceux qui prennent de la place, qui sont francs à en être blessant, ceux qui ne réfléchissent pas avant de parler, ceux qui sont drôles sans le vouloir, ceux qui sont « cools » sans le savoir. Ici, le film propose la même typologie de personnages hauts en couleurs, mais d'un point de vue féminin, avec principalement que des femmes, queer en plus.

Outre la perspective féminine de *Drive Away Dolls*, le film est basé sur une humour décalé, satirique et voir parodique du film en lui-même. Le ton du film fonctionne sur des transitions « has been », du slapstick et un humour très bas et théâtral. Ceci étant dit, le film ne va peut-être pas aussi loin que l'on espère et on reste légèrement sur notre faim. Il semble n'y avoir presque aucun fil rouge tout au long du film. En effet, les road movies ont tendance à jouer sur la spontanéité de l'aventure et du trajet emprunté mais ici, l'aspect comique est forcé quelquefois par des blagues qui auraient pu aller jusqu'au bout de leur finalité et de leurs idées. C'est ici que le film pêche un peu sur le ton global et l'expérience proposée. *Drive Away Dolls* est un film léger, drôle et psychédélique sur les bords mais Ethan Coen avait l'air d'être un peu perdu sans l'aide de son frère.

Le charme du road movie et des rebondissements psychédéliques basée sur une mallette mystère nous rappelle tous les films cultes des années 1990. Nostalgique d'une certaine époque, Ethan Coen propose un film décalé qui fait passer le temps d'une heure et demie. Malgré une peur de déplaire à son public visé, le film n'est pas aussi ancré dans son genre et dans son humour que *The Big Lebowski* et qu'*Arizona Junior*.

Clara Combeau



## 2024, une année de cinéma en récession ?

Après deux années de fort rebond de la fréquentation des salles de cinémas en France, 2024 semble se diriger vers une baisse importante de celle-ci, la première année de récession depuis 2020. En effet, le Centre National de la Cinématographie vient d'annoncer les chiffres suivants : lors du mois de mars 2024, 15 millions d'entrées ont été vendues dans les salles françaises, soit une légère baisse de 4,8 % par rapport au mois de mars 2023, mais confirmant la tendance observée lors des mois de février (-16,4 % par rapport à 2023) et janvier (-7,8 %). À la fin de ce premier trimestre de l'année, la baisse moyenne des entrées en France est de 10 % par rapport à 2023.

Hormis cela, que nous apprennent d'autres chiffres du CNC ? La part de marché des films français est, pour ce début d'année, en légère baisse. Celle des films américains fait une chute énorme, seulement 25 % des entrées de ce début d'année ont été encaissées pour des films d'Outre-Atlantique, contre 37 % pour les trois premiers mois de 2023. Par conséquent, c'est la part de marché des « autres films » qui se voit être en forte hausse, notamment expliquée par le succès de deux films britanniques, *Une vie* et *Bob Marley : one love*, ayant tous les deux dépassés le million de spectateurs. Le statu quo est alors respecté, l'immense majorité des spectateurs français se rendent au cinéma pour voir des films francophones et anglophones, domination confirmée par le fait suivant, le premier film au box-office 2024 provenant d'un pays dont la langue officielle n'est pas l'une des deux précédemment évoqués est *Le Royaume des*

*-abysses*, film chinois d'animation et, par conséquent, doublé en français dans la majorité de ses copies de diffusions.

2024 sera-t-elle alors une année de récession ? Oui, probablement. Faut-il s'en inquiéter ? Non, pas nécessairement. Cette baisse semble être surtout expliquée par une absence de gros films américains sortis sur le territoire français cette année, seulement *Dune deuxième partie* parvient à faire plus d'un million d'entrées en France (presque 4 millions actuellement, c'est le plus gros succès de 2024), même si *Kung Fu Panda 4* devrait atteindre ce seuil sous peu. Alors pourquoi si peu de blockbusters américains dans les salles françaises pour ce début d'année ? C'est tout simplement une des conséquences des grèves qui ont eu lieu à Hollywood pendant presque 5 mois l'an dernier. Beaucoup de tournages ont été mis en pause, des sorties ont été décalées, ce qui explique que 2024 sera une année avec moins de potentiels grands succès américains qu'à l'habitude. L'an prochain, les choses devraient rentrer dans l'ordre, puisque l'industrie, notamment Disney, compte lâcher les chevaux. Sont prévues, les sorties de plusieurs *Marvel*, deux remakes en live-action de films d'animation (*Blanche-Neige* et *Vaiana*) et bien évidemment, le traditionnel *Disney* d'animation de l'année.



En attendant, c'est peut-être le cinéma français qui va tirer son épingle du jeu puisque cette année, le défaut de blockbusters américains coïncide avec les sorties d'un certain nombre de films français à gros budget. Parmi eux, nous pouvons noter *Le Comte de Monte Cristo* d'Alexandre de La Patellière et Matthieu Delaporte, *L'amour ouf* de Gilles Lellouche et du diptyque *De Gaulle* réalisé par Antonin Baudry. Toutefois, espérons toujours que, parmi cette flopée de gros poissons, certains films d'auteurs aux budgets plus restreints arriveront à tirer leur épingle du jeu, à l'image d'*Anatomie d'une chute* de Justine Triet et de ses presque deux millions d'entrées, faisant de lui un objet tout à fait singulier dans le paysage cinématographique français actuel, un film d'auteur populaire.

Antonin Idelot



## Actualités en vrac :

### Godzilla X Kong meilleur que Dune deuxième partie

L'énième adaptation de l'histoire de deux des monstres les plus connus de l'histoire du cinéma séduit encore son public. Pour preuve, *Godzilla X Kong* vient d'effectuer le plus gros démarrage de l'année au box-office mondial avec plus de 200 millions de dollars générés lors de son premier week-end d'exploitation. C'est plus que *Dune deuxième partie*, sorti à la fin du mois de février. Le véritable gagnant de cette petite bataille est Warner Bros, producteur et distributeur des deux films, qui enchaîne après les succès de *Barbie* et de *Wonka*. À voir si *Furiosa*, leur prochain blockbuster, dont la sortie est pour le mois prochain, continuera cette belle suite de cartons.

### Une nouvelle suite pour Matrix avec un nouveau réalisateur

La Warner annonce être en train de développer le cinquième volet de la saga *Matrix*, mais cette fois-ci en écartant de la réalisation les sœurs Wachowski, réalisatrices et scénaristes des trois premiers films, le quatrième n'étant écrit et réalisé que par l'une d'entre elles, Lana Wachowski. Le nom retenu pour être aux manettes de cette nouvelle suite est Drew Goddard, réalisateur de *La cabane dans les bois* et scénariste de *Seul sur Mars* ou de *World War Z*. Ce choix pourrait donner un nouveau souffle à la saga après l'échec cuisant de *Matrix Resurrections* au box-office. Lana Wachowski reste tout de même liée au projet puisqu'elle en devient la productrice exécutive.

### Le nouveau Quentin Dupieux en ouverture du festival de Cannes 2024

*Le Deuxième Acte*, douzième film du réalisateur français Quentin Dupieux, sera projeté en ouverture du prochain festival de Cannes, en même temps que sa sortie dans tout le pays, c'est-à-dire le 14 mai. Le cinquième film en moins de 2 ans du cinéaste français est une comédie absurde, centrée sur quatre personnages joués par Léa Seydoux, Vincent Lindon, Louis Garrel et le récent phénomène du cinéma français, Raphaël Quenard. Cette annonce précède de quelques jours celle de l'annonce de la sélection officielle du festival, qui sera effectuée par son président, Thierry Frémaux d'ici quelques jours et sur laquelle nous reviendrons dans le prochain Hebdo Ciné.

---

## Les sorties ciné de fin mars 2024 :

### ***Le mal n'existe pas* de Ryūsuke Hamaguchi (le 10 avril) :**

Takumi et sa fille Hana vivent dans le village de Mizubiki, près de Tokyo. Comme leurs aînés avant eux, ils mènent une vie modeste en harmonie avec leur environnement. Le projet de construction d'un « camping glamour » dans le parc naturel voisin, offrant aux citoyens une échappatoire tout confort vers la nature, va mettre en danger l'équilibre écologique du site et affecter profondément la vie de Takumi et des villageois...

Chaudement recommandé par une partie de l'Hebdo Ciné !

### ***Madame Hofmann* de Sébastien Lifshitz (le 10 avril) :**

"Bienvenue dans ma vie", cette phrase, Sylvie Hofmann la répète à longueur de journée ou presque. Sylvie est cadre infirmière depuis 40 ans à l'hôpital nord de Marseille. Sa vie, c'est courir. Entre les patients, sa mère, son mari et sa fille, elle consacre ses journées aux autres depuis toujours.

Recommandé par une partie de l'Hebdo Ciné !

### ***Rosalie* de Stéphanie Di Giusto (le 10 avril) :**

Rosalie est une jeune femme dans la France de 1870 mais ce n'est pas une jeune femme comme les autres, elle cache un secret : depuis sa naissance, son visage et son corps sont recouverts de poils. De peur d'être rejetée, elle a toujours été obligée de se raser. Jusqu'au jour où Abel, un tenancier de café acculé par les dettes, l'épouse pour sa dot sans savoir son secret. Mais Rosalie veut être regardée comme une femme, malgré sa différence qu'elle ne veut plus cacher. En laissant pousser sa barbe, elle va enfin se libérer. Elle veut qu'Abel l'aime comme elle est, alors que les autres vont vouloir la réduire à un monstre. Abel sera-t-il capable de l'aimer ? Survivra-t-elle à la cruauté des autres ?

### ***Civil War* d'Alex Garland (le 17 avril) :**

Une course effrénée à travers une Amérique fracturée qui, dans un futur proche, est plus que jamais sur le fil du rasoir.

## Séances spéciales :

### ***Alice* de Jan Svankmajer (le 12 avril au Caméo) :**

Nouveau rendez-vous au Caméo !  
Une soirée autour de «l'étrange cinéma».

"Alice" conte une balade au pays des rêves, parfois teintée de cauchemars. Dans la chambre de la jeune fille à la chevelure blonde, un lapin blanc empaillé se réveille. Il casse la cage en verre et prend la fuite. Alice part à sa poursuite...

### ***Le dernier métro* de François Truffaut (le 14 avril au Caméo) en ciné-opéra en partenariat avec l'Opéra national de Lorraine :**

Lucas Steiner, juif allemand réfugié à Paris depuis l'avènement du nazisme, a dû quitter la France, laissant à sa femme Marion la direction du prestigieux Théâtre Montmartre. Marion s'efforce de maintenir le théâtre en état de marche, mais cela ne va pas sans difficulté.